



Risque de colère, par Aude de Thuin

*« Le plus beau risque dans la vie est de la réussir,
en prenant conscience de ses différences. »*

Témoignage Risque de chance d'Aude de Thuin, le 01/10/2019 à Paris. Entrepreneure, créatrice de la Semaine du marketing direct, du Salon de l'art du jardin, du Women's Forum, du Women In Africa et de la manifestation Osons la France.

En tant que Bretonne, femme, maman et entrepreneuse sociale engagée, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Le plus beau risque, c'est de la réussir.

As-tu un exemple vécu de ce beau risque ?

Oui, le mien. Mais comme la vie n'est pas linéaire, il est impossible de répondre à cette question. Cela dépend si vous vous focalisez sur vous-mêmes ou si vous regardez les choses par rapport aux autres.

Alors, comment as-tu vécu ce risque personnellement, et qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

Ma vie a été faite de hauts et de bas, de réussites, d'échecs, de tout. Il n'y a pas de vie linéaire, c'est impossible. Mais qu'est-ce que la réussite, par rapport à soi ou à d'autres ? Il y a tellement de gens qui vivent des choses dramatiques que, malgré toutes les expériences difficiles que j'ai vécues, on peut considérer ma vie comme plutôt réussie. Je ne le dois qu'à moi. Mais il faut relativiser. Car j'emploie des mots très forts, mais il faut voir à quoi ils se réfèrent. J'ai refusé un destin qui n'était pas tracé pour ma personnalité. Pour réussir, j'ai dépassé, en permanence, tous les obstacles qui pouvaient se dresser devant moi. Avec une grande part d'inconscience – et heureusement que l'inconscience joue, là-dedans ! Il y a eu aussi une part d'envie, pas souvent de lucidité... mais enfin, les choses arrivent et l'on réagit. J'ai connu des galères épouvantables, mais aussi de très belles réussites.

Je ne me compare pas à mes sœurs, car mes sœurs ont eu des vies un peu banales, parce qu'elles l'ont souhaité ainsi. Moi, je n'avais pas de stratégie, simplement je n'avais pas envie de vivre comme les autres. Je sentais qu'il y avait autre chose, donc je suis allée ailleurs. La réussite est une construction qui se fait au fur et à mesure. En faisant la part des choses, en avançant malgré les échecs. C'est la prise de risque qui est importante. Je suis un entrepreneur. Un entrepreneur, c'est quelqu'un de cinglé, qui ne mesure pas toujours le risque. Il n'est pas attiré par le risque à la manière de quelqu'un qui se met au bout d'une corde pour sauter dans le vide ou qui veut faire des choses extrêmes. Non, créer une entreprise, c'est penser que quelque chose n'existe pas et se sentir la capacité de le faire advenir. On ne se pose pas la question de la prise de risque, en tout cas quand on démarre. Ensuite, avec l'âge, l'expérience et les échecs, on devient beaucoup plus lucide et l'on remet en cause ce que l'on faisait auparavant de façon tout à fait instinctive. On réfléchit autrement.

En ce qui me concerne, j'ai connu un gros échec. Si bien que lorsque j'ai lancé, ensuite, Women in Africa – cette initiative pour les femmes africaines –, je me suis réellement posé la question de savoir s'il fallait y aller. Mais quand j'ai lancé le Women's forum, je ne me suis pas posé la question. J'ai foncé, parce que j'avais souhaité me rendre à Davos au World Economic Forum et que je n'ai jamais reçu de réponse. La raison pour

laquelle je n'avais pas de réponse, c'est que je suis une femme. Quand j'ai su qu'il n'y avait que 4 % de femmes dans un endroit qui prétendait penser le monde de demain, mon côté breton s'est réveillé sous la forme d'une grosse colère. Mon côté entrepreneur, ayant de l'énergie et du courage, s'est greffé là-dessus, et avec tout cela j'ai créé le Women's forum qui est devenu leader mondial. C'était le fruit d'un raisonnement logique. Pour moi, c'était même du simple bon sens. On ne pouvait pas laisser le monde se penser sans nous, les femmes, alors que nous représentons 50 % de l'humanité !

J'ai donc créé le Women's forum sur de la colère. Et il est devenu leader mondial parce que je me suis entourée des gens qu'il fallait, que j'ai recruté l'ancien CEO de Davos qui était la bonne personne au bon endroit, et parce que j'avais un conseil de femmes assez extraordinaires. Mais c'était un énorme risque, car je parlais un anglais moyen sinon faible, or je savais que l'initiative devait être à l'échelle mondiale. C'était de la folie ! Il reste que ce forum, qui est toujours leader, a été nécessaire. Quand vous pensez que vous tenez la bonne idée, vous ne vous posez pas de question. Après, avec le recul, si. De toute façon, on peut toujours raconter des histoires, c'est facile de le faire après. En vérité, il n'y avait pas de stratégie là-dedans. Il y a eu une réaction. Réaction au fait que dans un endroit où l'on pensait le monde, il n'y avait que 4 % de femmes. Voilà.

Alors, dans cette ligne, tu dois pouvoir me dire quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

Je n'ai pas de mission. Avec le recul et l'analyse, ce que j'ai accompli peut être interprété ainsi, mais en vérité je n'ai pas de mission. Je ne sais d'ailleurs pas si l'on peut se dire un jour : « J'ai une mission. » J'ai créé par instinct. C'était la bonne initiative au bon moment. J'ai inventé des choses qui n'existaient pas et qui étaient nécessaires. J'ai beaucoup d'intuition. On dit que l'intuition est plus féminine, moi je dis qu'au bout de trois intuitions, il faut entendre ce que cela signifie, il faut les interpréter et peut-être en faire du business. C'est ce que j'ai fait toute ma vie. J'ai créé des entreprises avant-gardistes. En gros, de la sociologie appliquée. J'ai créé la Semaine du marketing direct, Salon ancêtre d'internet en 1980. Internet était balbutiant, le mot n'existait pas. J'ai ensuite créé le Salon des Arts du Jardin, car le jardin était une valeur de ressourcement dans un monde perturbé qui allait mal. Puis il y a eu le Women's forum, je viens de t'expliquer pourquoi : le World Economic forum n'avait que 4 % de femmes. Je suis sortie de cette

aventure avec beaucoup de regrets et un burn-out, puisque j'ai été virée par la société qui m'a rachetée. Aujourd'hui, je suis embarquée dans une autre entreprise, Women in Africa, que j'ai lancée à la demande de femmes africaines. J'ai beau dire que je suis cinglée, sans leur demande je n'y serais pas allée. Et ce n'est pas une mission, c'est un métier. J'ai construit un métier en ne sachant rien faire, n'ayant pas fait d'études. J'ai inventé des choses qui me semblaient relever du bon sens – et surtout être nécessaires.

Ces femmes africaines sont venues me chercher pour trois raisons.

D'abord, elles m'ont dit : « Un, ta colère à l'égard de ce monde sur la situation des femmes n'a pas faibli. » Et c'est vrai, je trouve ce monde totalement hypocrite. En toute bonne conscience, nous appliquons des quotas en France; mais plus il y a de femmes dans les conseils d'administration, moins il y en a dans les ComEx (Comités exécutifs). La société est totalement hypocrite par rapport à cela. Donc, ma colère est intacte et je crois qu'elle durera toute ma vie. La deuxième raison pour laquelle ces femmes sont venues me voir, c'est parce que c'est mon métier. Elles me demandaient de les connecter au monde. C'est ce que j'avais fait avec le Women's forum. Connecter, établir des liens, montrer que les femmes avaient le même cerveau que les hommes et qu'il fallait leur donner le pouvoir de penser le monde, elles aussi, au sein d'un équilibre hommes-femmes pour aboutir à quelque chose de meilleur. Surtout dans une situation où les femmes représentent 50 % de la population! Enfin, la troisième raison, m'ont dit mes amies africaines, « c'est que tu es cinglée ». De fait, en tant que Blanche, il fallait être cinglée pour lancer ce que je suis en train de lancer en Afrique. Mais ce n'est pas une mission. C'est un job. J'ai investi, j'investis toujours dans mes affaires. Je suis contre la charité pour les femmes, parce que cela les confine. Il faut aider les femmes, bien sûr, mais je le fais dans ma vie privée. Dans la vie professionnelle, je suis contre l'assistanat, contre la charité, car cela n'aide pas les femmes à grandir. Tant que l'on dit aux femmes : « On va vous aider », cette attitude les limite. Les femmes ont le même cerveau que les hommes, donc il faut leur dire : « Vous êtes aussi capables, les filles. Allez-y, on a besoin de vous. » Là est mon rôle et c'est ce que je fais.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

Peut-être une chose avec laquelle je suis née. On naît avec des atouts ou pas. Personnellement, j'en avais. C'était de l'énergie, de la colère. Enfin,

plus exactement, je ne suis pas née avec de la colère, mais je suis en colère depuis toute petite. J'ai cinq sœurs, et à chaque fois qu'une fille naissait ma mère disait : « Zut, encore une fille ! » Donc je suis en colère depuis toujours. Comment voulez-vous vivre paisiblement, quand vous savez que vous êtes une fille et que vos parents veulent un garçon ? Mais la colère m'a aidée à me construire. J'ai de l'énergie, et une personnalité atypique par rapport à mes sœurs. Je faisais une tête de plus que tout le monde. J'avais donc quelque chose d'autre, quelque chose de plus, que j'ai senti intuitivement et sur quoi j'ai surfé, sans en avoir conscience. Rien n'a été une construction de l'esprit, une analyse du type : « J'ai cela, donc je vais faire cela. » Non. J'étais comme cela, j'ai agi au fur et à mesure.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Oui, mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Ce n'est pas parce que l'on se dit : « Oh là là, il y a des malheurs sur terre, je vais faire quelque chose » que l'on agit. Ça, c'est du blabla. Et parfois une façon de se donner bonne conscience. Non, vous observez, vous sentez les choses et vous y allez. Les choses se font souvent beaucoup plus naturellement qu'on ne le croit. On m'a souvent accusée en ces termes : « Elle s'occupe des femmes et elle gagne de l'argent. » Mais où est le problème ? C'est mon métier. Là, je ne gagne pas encore d'argent avec cette boîte, mais c'est l'objectif. Je ne suis pas une fondation ni une ONG. Je n'ai pas de fortune personnelle pour faire ce que je fais. Et heureusement. Je ne l'aurais jamais fait si j'avais eu de l'argent. Mais dans ma vie, je fais d'autres choses.

Ainsi, je m'occupe d'un lycée à Noisy-le-Sec depuis 2011, car Simone Veil m'a présenté Samia Essaba, une femme absolument admirable, prof d'anglais dans ce lycée. Voilà une femme que vous devriez interviewer. Elle a le don de l'autre et a consacré sa vie aux autres. Je suis l'une des deux présidentes d'honneur de l'association dont elle est présidente. On travaille sur les sujets du racisme et de l'antisémitisme. C'est quelque chose de terrible en France. Notre façon à nous d'avancer, c'est d'organiser des voyages à Auschwitz avec des élèves de ce lycée, et maintenant avec leurs mamans. On ne fait cela qu'avec des femmes, car sinon les pères, les frères les empêcheraient de venir. Pourquoi est-ce que je fais cela ? Parce que j'ai rencontré Samia, que j'aime cette femme et qu'elle est admirable. Une fois de plus, rien n'est calculé. Notre propre sensibilité se met en route ou pas.

Il y a des gens qui n'ont pas cette sensibilité. Je connais plein de gens qui n'ont pas de sensibilité, qui n'ont pas envie de réaliser quelque chose. Ils se contentent d'avoir une vie facile ou pas, agréable ou pas, mais ne se posent pas de questions. C'est sans doute mieux. Moi, je passe ma vie à me torturer l'esprit. C'est agaçant, mais il y a des psys pour cela. Donc je vois des psys quand c'est nécessaire. Mais au moins je « fais ».

Est-ce une chance d'être d'origine bretonne dans une famille de six filles et de quitter Odette (son prénom de naissance) pour devenir Calamity Jane (son surnom petite) puis Aude ?

Non, ce n'est pas une chance. Ce n'est pas une chance, car je l'ai voulu. J'ai eu un prénom que je détestais. En Bretagne, on avait une marraine, un parrain et mon deuxième prénom est Augustine parce que mon parrain s'appelait Auguste. Mon troisième prénom est Marie comme pour toutes mes sœurs, d'ailleurs dans la famille, même les hommes avaient Marie parmi leurs prénoms. J'ai détesté ça. Ensuite, ma mère m'a surnommée « Calamity Jane », alors qu'elle savait à peine ce que cela voulait dire. Quelqu'un avait fait allusion devant elle à ce personnage (rendu populaire par un album de Lucky Luke³⁹), mais elle savait seulement que c'était quelqu'un de vif, qui refusait, qui était en colère. Et c'est vrai, j'étais en colère tout le temps. Je suis arrivée à Paris très tôt, affublée de ce prénom d'Odette que je détestais. J'ai demandé à un juge si je pouvais le changer. Ce n'est pas une chance, je l'ai voulu. Une chance, c'est quelque chose qui vous tombe dessus. Or rien ne m'est tombé dessus, sinon les choses difficiles. Donc j'ai transformé ce qui était difficile en quelque chose. Mais ce n'est pas une chance.

Par contre, c'est un Risque de chance : transformer une difficulté ou un danger en opportunité.

Sans doute. Pour le prénom, il ne s'agissait pas d'un danger. Je ne l'aimais pas. J'ai essayé de transformer ce que je n'aimais pas en quelque chose que j'aime. Sinon, c'est chiant la vie : vivre petitement, moyennement, comme les autres. Je suis dotée d'une personnalité forte, contrairement à mes sœurs. C'est ainsi, le charisme ne s'invente pas. Je suis née avec des caractéristiques que mes sœurs n'avaient pas. De la volonté, du courage,

39. GOSCINNY, MORRIS, *Lucky Luke, Tome 30 - Calamity Jane*, Dupuis, 1986.

de la colère – surtout et toujours de la colère. J’ai donc surfé sur ce que j’avais, sur ce que je sentais pour faire, pour agir. J’agis pour les femmes parce que c’est un combat qui me convient bien. J’ai cette force de soulever des montagnes, la plupart du temps inconsciemment. Si j’avais su tout ce que cela me coûterait, tout ce que cela m’a demandé d’énergie, d’argent, de sacrifices, est-ce que je l’aurais fait ? Je n’en sais rien.

Mais la réponse est probablement oui, parce que je suis cinglée ! La vie consiste à prendre conscience de ses différences. Cela m’a coûté cher avec les psys ! Car cette énergie, cette force, cette colère, il faut les canaliser : j’avais également envie d’être heureuse. Il se trouve que dans ma vie privée je suis très heureuse. Je suis mariée depuis trente ans avec un homme merveilleux. Pour ne pas lui faire subir mes états d’âme, mes tristesses, mes angoisses qu’il partage déjà souvent, j’ai payé des psys. J’ai dépensé des fortunes en psy. Dans le quotidien, ça aide. Je le conseille toujours aux femmes : « Allez-y, et en plus c’est remboursé par la Sécurité sociale. » En ce qui me concerne, je ne me fais pas rembourser, car je considère que je ne dois pas amplifier le déficit de la Sécu avec mes propres traumatismes ou mes propres problèmes. Mais quand une femme ne peut pas payer un psy toute seule, elle doit aller le voir en sachant que c’est remboursé. Ces thérapeutes sont là pour alléger le quotidien. C’est une chance formidable de pouvoir bénéficier de leur aide et d’avoir la Sécurité sociale pour financer cette aide quand les gens ne peuvent pas en assumer les frais.

Est-ce un risque de chance d’être engagée dans la reconnaissance de la place des femmes dans la société et de soutenir une meilleure gouvernance sur le continent africain au travers de l’empowerment économique des femmes ?

C’est une nécessité. L’Afrique est proche de nous et aujourd’hui existe cet énorme problème des migrations que nous ne savons pas traiter. Quand j’ai décidé d’écouter mes amies africaines, qui sont venues me chercher en me disant : « On a besoin de toi pour se connecter au monde, parce qu’on veut que le monde sache ce qu’on est capable de faire », je suis allée sur le continent. Je connaissais déjà bien l’Afrique, mais entre connaître l’Afrique et travailler avec elle, il y a un monde. J’y suis allée pour savoir quelle serait ma légitimité, à moi femme blanche, pour réaliser ce que j’avais à faire. Deux raisons m’ont amenée à créer Women in Africa. La première est ce sujet de la migration. Une femme n’a jamais envie de migrer, elle n’a

pas envie non plus que ses enfants migrent. Donc, en réponse, je pouvais exercer mon métier : organiser un sommet économique dans lequel on allait montrer la capacité des femmes à transformer le continent. C'est ce problème de migration qui m'a fait dire : « OK, je peux y aller. Je peux exercer mon métier et faire quelque chose. » La deuxième raison, c'est l'orgueil et la fierté des Africains pour leur pays. Cette demande se situait fin 2015 début 2016. Nous n'avions pas encore au pouvoir Emmanuel Macron, qui nous a rendu un peu de fierté. Macron nous représente bien. Le Français est assez content de soi en général, car c'est sa nature, mais nous n'avions pas à ce moment-là cette fierté de la France. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle j'avais organisé le forum « Osons la France ». Il y a une sorte d'orgueil dans l'africanité et les Africains veulent être fiers de leur pays. Ils ne veulent plus – et en particulier les femmes – que l'on se contente de prendre des airs navrés pour parler de l'Afrique. Ils veulent se battre. En dehors du sujet de la migration, qui était majeur et pouvait justifier que j'investisse pour créer un sommet économique mondial, il y avait donc cette fierté que nous n'avions pas en France.

Aujourd'hui, il y a une équipe et une présidente africaines. J'ai démissionné de tout, depuis, car j'ai été très attaquée. Tout le monde disait : « C'est formidable ce que vous faites, mais il est dommage que vous soyez blanche. » Je comprends assez bien cette réaction, car beaucoup de pays ont été colonisés. Ils ont donc avec nous une relation très schizophrénique, l'Afrique francophone en particulier, et j'ai failli m'arrêter plusieurs fois. Mais les attaques devenaient beaucoup plus fortes, ce qui signifiait que j'étais en train de réussir, car en principe « on ne tire pas sur une ambulance » – même si cela arrive. Je me suis dit que j'avais 68 ans et que finalement le mieux était que je démissionne. Je continue à porter le risque, puisque je suis actionnaire de cette boîte, je l'ai créée et j'ai des fonds engagés dedans. J'ai voulu nommer une présidente africaine, non pas une présidente prête-nom, mais une présidente réelle, à qui j'allais passer la main dans les deux à trois ans, ce que je suis en train de faire aujourd'hui. Dans un groupe de femmes africaines avec qui nous travaillons beaucoup depuis trois ou quatre ans, j'ai découvert une femme nigériane – donc anglophone, car je ne voulais pas de francophone. Je l'ai nommée à ma place et elle fait le job. Je continue à porter l'entreprise, j'aide la présidente et j'ai placé une jeune directrice générale à côté d'elle. C'est assez formidable de se situer aussi dans la transmission, car j'ai un âge où il faut transmettre. Le monde entier

doit savoir ce que les femmes apportent au continent africain et, ce faisant, dans la relation du continent africain avec le reste du monde. Même si c'est difficile, c'est un bonheur de faire ce que nous sommes en train de faire avec cette équipe, tellement c'est nécessaire et tellement l'on sent tout ce que ces femmes peuvent apporter à une Afrique qui en a besoin pour grandir avec nous dans un monde plus apaisé. Plus il y aura de femmes et plus le monde sera équilibré.

Est-ce un risque de chance d'avoir confiance en soi ?

Ah oui. J'aurais adoré avoir bien davantage confiance en moi. Cela dit, je pense que le doute est nécessaire. Je déteste les gens qui n'ont pas de doutes. Ils m'ennuient, ils sont globalement insupportables. Avoir confiance permet d'avancer, par rapport à d'autres qui sont trop torturés, mais il faut en soi-même un mélange de confiance et de doute. J'ai construit dans le doute. Aujourd'hui encore, tous les jours, quand on bosse sur Women in Africa, on analyse la moindre action et l'on est dans le doute jusqu'à ce que l'on ait obtenu des réponses. On va chercher la réponse pour avancer et travailler aux côtés de ces femmes. Alors la confiance naît. Le doute et la confiance sont tous deux nécessaires, je crois.

Est-ce un risque de chance de faire de l'éducation des femmes un enjeu de santé publique ?

Évidemment ! Dans la question, vous avez utilisé deux termes : « éducation » et « santé ». Il n'y aura pas de santé s'il n'y a pas d'éducation. Donc il faut penser les choses autrement. Aujourd'hui, l'une des priorités est d'éduquer les femmes. S'il n'y a pas de femmes éduquées, il n'y aura pas de santé. Cela signifie qu'il faut éduquer les filles. Et c'est là que ma colère est intacte. Car aujourd'hui, si une famille a un choix à faire, elle choisira d'abord d'éduquer le garçon. Ensuite, l'éducation et la formation sont deux choses séparées. Il y a des pays d'Afrique où les formations sont absurdes. Pourquoi ? Parce qu'on est en train de former les jeunes avec le bac comme en France. De les former, après le bac, à des métiers qui n'existent pas en Afrique ! Aujourd'hui, il faut repenser tous les systèmes d'éducation et de formation, pour former les jeunes aux métiers dont l'Afrique a besoin. Sinon, il n'y aura pas d'emplois sur place. Ces sujets de l'éducation et de la formation sont les sujets prioritaires. Il y a des pays qui résolvent ces problèmes, plus ou moins rapidement, mais il y en a. Je peux

citer de magnifiques exemples : le Ghana, le Rwanda, le Kenya. Quand ces problèmes sont résolus, alors on peut traiter les sujets de santé. Mais s'il n'y a pas de gens éduqués, on ne peut pas les traiter.

Qui es-tu comme magicienne et que fais-tu en tant que magicienne dans ce monde ?

Je ne suis pas magicienne. Je suis peut-être visionnaire, ce qui est différent. En tout cas, à partir des visions ou des intuitions que j'avais, j'ai créé des choses utiles. De cela je suis très fière. J'ai la fierté de ce que j'ai fait. Pas une fierté démesurée, néanmoins, parce que je traîne un échec et que souvent, malheureusement, il domine encore en moi. Je suis plus sensible à mon échec qu'à mes réussites, mais il faut que j'arrête de me torturer. Je pense que j'ai fait avancer les choses pour les femmes et que ce n'est pas fini ! (Rire)

Que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi et au-delà de toi ?

Que les femmes soient plus attentives aux autres femmes. Que lorsqu'elles ont la chance d'être nées dans des pays comme les nôtres où nous avons tout, elles cessent de se plaindre et regardent plutôt ce qui, à côté, ne fonctionne pas. Si elles s'ennuient et vont plutôt mal - ce que je constate à notre âge, car j'ai plein de copines qui se sont arrêtées -, qu'elles fassent des choses à ce moment-là. Je ne comprends pas les gens qui s'ennuient, les femmes en particulier qui ne sentent pas qu'elles peuvent apporter quelque chose. Il y a tellement de choses à faire. Je pourrais donner deux cents idées - une par jour dans les mois qui viennent! -, pour que ces femmes s'engagent pour aider, pour soutenir. Quand je dis cela, ce n'est pas dans une perspective d'assistantat, je suis contre, je l'ai dit. Mais il y a un moment où il faut être conscient que l'on vit dans un pays qui est l'un des meilleurs au monde. Un des plus beaux. Hier soir, en rentrant de Saint-Germain, j'ai demandé au taxi de m'arrêter sur un des ponts de Paris, tellement c'était beau. Ensuite, je lui ai demandé de m'arrêter au Louvre, tellement la pyramide était belle. Souvenez-vous des débuts de cette pyramide, personne n'en voulait...

Je parle beaucoup de notre époque avec mon petit-fils. Nous avons fait un dîner sur deux sujets : « Pourquoi parle-t-on autant de Chirac ? » et

« La nouvelle Jeanne d'Arc qui est Greta Thunberg, la jeune Suédoise. » La mort de Chirac, qui a un peu marqué la fin des Gilets jaunes, est une chance formidable pour le président Macron. Pourquoi ? Parce que cet attachement manifesté à Chirac, alors que 53 % des sondés reconnaissent qu'il n'a pas été un bon président, cet hommage qui a duré trois ou quatre jours a envoyé un message à Macron : les Français préfèrent quelqu'un qui tape sur le cul des vaches à un énarque. C'était une formidable leçon de vie et un message. En fait, les Français préféreraient un président qui soit capable à la fois de taper sur le cul des vaches et de nous représenter mondialement comme Macron vient de le faire au G7. C'est extrêmement intéressant sur le plan sociologique. L'autre sujet de dîner spécial avec mon petit-fils était cette jeune Greta que tout le monde critique. Il est vrai que l'on peut se poser des questions sur elle. Personnellement, je m'en pose beaucoup. Mais elle aborde un vrai sujet : nous sommes en danger. C'est la seule chose qu'il faut retenir. Après tout, qu'elle soit comme elle est, et même, à la limite, qu'elle soit manipulée, on s'en moque. Le sujet n'est pas là. Le sujet c'est que, comme l'a dit Chirac, « la Terre brûle ». Là où l'on peut agir, c'est dans la prise de conscience de ce que nous sommes et des moyens de transformer ce monde où tout va mal. Surtout, de ne pas le laisser à nos enfants et petits-enfants tel qu'il est. Cessons de critiquer, il faut agir.

Partages-tu la vision de Jean Vanier : « Toute personne est une histoire sacrée ? »

Oui, oui, oui ! Mais il y a des gens plus sacrés que d'autres, parce qu'ils ont des vies moins banales que d'autres. On naît avec quelque chose. Il faut être capable de transformer ce avec quoi l'on naît en quelque chose de bien. Heureusement, tout le monde ne naît pas non plus avec un talent spécial, car je ne sais pas si un monde avec autant de gens de ce type serait supportable. Mais oui, c'est très juste, chaque personne est une histoire sacrée.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer ?

Le regard de mes petits-enfants et leur lucidité sur le monde qui se prépare.

As-tu un défaut dont tu souffres ?

Oh oui, et pas qu'un seul! (Rire) Je suis trop intransigeante. Je suis excessive. Je suis impatiente et je ne supporte pas les cons.

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ces défauts, à ton avis ?

Le corollaire de ces défauts, c'est que je « fais ». J'ai cette personnalité qui parfois me fait peur, même à moi, mais je l'ai et donc je la mets au service de ce qui en vaut la peine.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

Je n'en ai plus. J'ai 69 ans. (Éclat de rire) Je tire des autres beaucoup de choses. Ce ne sont pas des mentors dans la véritable acception du terme, mais c'est par exemple ce que je retire de la lecture de certains livres. J'ai eu des mentors évidemment, mais aujourd'hui c'est davantage par la lecture des grands de ce monde que je continue à grandir. J'ai beaucoup lu cet été. Le sommet Women in Africa ayant eu lieu cette année en juin, j'ai eu du temps en juillet et en août et d'ailleurs je suis devenue cinglée à la fin de ces trop longues vacances. Mon cerveau n'était pas assez sollicité, malgré tout ce que j'ai lu. J'ai lu des livres formidables qui m'ont permis de grandir. Ainsi, juste avant de reprendre mes activités, je me suis plongée dans toutes les histoires d'amour de George Sand. J'ai adoré la liberté de cette femme et ce qu'elle apporte comme exemple aux femmes. Alors que je ne suis pas folle de sa littérature, j'ai beaucoup aimé sa vie et ce qu'elle en a fait. Elle est allée jusqu'au bout tout le temps.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Oui, on peut dire ça. Je n'aurais pas employé ces termes un peu grandiloquents, mais j'ai la chance d'être très heureuse avec un mari formidable et des enfants que j'aime. J'ai une fille et des beaux-enfants avec plein de petits... Si je me compare aux autres oui, j'ai beaucoup de chance. (Rire)

Faut-il tout oser demander dans la vie ?

J'aimerais bien que les femmes osent davantage. Mais « tout demander », je ne sais pas. C'est « oser » tout court qui m'intéresse. Ce n'est pas « demander », car il y a un acte derrière demander. Quand on est une femme, il faut oser, oser se dépasser. C'est facile à dire. Beaucoup n'osent pas, justement. Là j'ai un rôle à jouer. Des filles comme Mercedes Erra⁴⁰ ou des filles comme Jeanne Siaud-Facchin⁴¹, ou bien encore Monique Canto-Sperber⁴², enfin beaucoup de femmes doivent être des « rôles modèles » pour la jeune génération. Les femmes n'osent pas, la plupart du temps, et elles devraient oser davantage. Elles ont tellement de talents ! On a besoin des femmes aujourd'hui. On a réellement besoin des femmes pour un meilleur équilibre. Or les femmes n'osent pas, que ce soit dans leur vie privée ou dans leur business. J'ai eu la chance de beaucoup travailler avec Françoise Héritier, cette extraordinaire anthropologue, qui expliquait cela très bien. Il faut que cela change.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Parce qu'elle venait de la part de Jeanne Siaud-Facchin. Point.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il te plaît ?

La vivre.

Le mien aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur ;

As-tu une question ?

Celle d'attendre de voir ce que tout cela va donner.

40. Vice-présidente de Havas & présidente de BETC.

41. Psychologue des surdoués.

42. Directrice de l'École normale supérieure.